



Suicide et folie chez les traducteurs imaginaires

Devant ces apparitions du personnage-traducteur dans la littérature québécoise, faut-il rire ou pleurer ? À vous de juger...

par Jean Delisle

DANS son autobiographie, *À l'ombre du mancenillier*, Pierre Benoit écrit qu'il connut à la Commission d'assurance-chômage deux traducteurs au comportement pour le moins aberrant. Le premier souffrait de délire religieux. « *Il prêchait l'évangile en public et se jetait dans la neige les bras en croix chaque fois qu'un policier lui intimait l'ordre de circuler* » (OM, 200). Il devint fou furieux et sa famille dut l'enfermer dans un hôpital psychiatrique.

Son successeur souffrait d'un complexe de persécution. Sombre et morose, il se terrait dans son coin, silencieux comme une tombe. Lorsqu'il sortait de son mutisme, toutefois, les résultats pouvaient être désastreux. Il déclencha une panique dans le service le jour où il claironna qu'il était atteint d'un mal vénérien. Un médecin l'examina et conclut que « *le seul mal dont souffrait ce pauvre homme se trouvait situé dans une autre partie de son anatomie, le cerveau* » (*Ibid.*). Ironie du sort, on muta le malade au ministère de la Santé nationale et du Bien-être social...

Jean Delisle est professeur à l'Université d'Ottawa.

Pour sa part, Marcel Paré me confia que son cabinet de traduction, Publicité-Services, perdit au moins quatre collaborateurs de façon tragique : la corde, le revolver et deux morts par noyade — une traductrice se jeta du haut du cap d'Antibes, une autre, d'un pont reliant Hull et Ottawa (AL, 157).

Sans être tabous, le suicide et la folie de certains membres de la profession sont des sujets rarement évoqués dans les revues ou les ouvrages de traduction. Pourtant, quel traducteur n'a pas eu vent de cas comme celui de cette traductrice retrouvée asphyxiée à son bureau, la tête enfouie dans un sac de plastique ? Ou de cet auteur d'un manuel de traduction bien connu qui mit fin à ses jours en se jetant dans le canal Rideau ? De ce réviseur, chargé de cours à l'université, qui s'enleva la vie en se tirant une balle dans la tête ? Ou encore de ce fonctionnaire hystérique qui lança sa machine à écrire du neuvième étage d'un édifice à la suite d'une violente altercation avec son réviseur ?

Dieu merci, ceux qui embrassent la carrière de traducteur ne connaissent pas tous une fin aussi tragique et ne sombrent pas forcément dans la démence, quoi qu'en pensent certains cyniques... Personne à ma connaissance n'a jamais démontré que marcher sur

les traces de saint Jérôme représentait une menace pour la santé mentale.

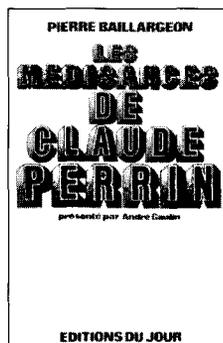
Les romanciers et nouvellistes québécois semblent cependant enclins à le croire. En réunissant la documentation en vue d'une étude sur la représentation du traducteur dans la littérature québécoise, j'ai été frappé par la récurrence des thèmes de la folie et du suicide chez les personnages-traducteurs. Leurs créateurs, dont beaucoup sont ou ont été traducteurs eux-mêmes, semblent concevoir la traduction comme un travail de solitaires introvertis, repliés sur eux-mêmes et un tantinet schizoïdes. À leurs yeux, cette activité intellectuelle priverait la personne qui s'y adonne de toute pensée originale, ce qui, à la longue, aurait pour effet de vider son cerveau. De là à faire sombrer leurs créatures imaginaires dans la folie ou le désespoir conduisant au suicide, il n'y a qu'un pas vite franchi. Voyons quelques cas.

Jules Rondeau, dans *Si le cœur mendie*, constate : « [...] l'isolement nourrit ma pensée de miettes d'idées farfelues. [...] Il ne me reste qu'un cerveau à moitié desséché d'ancien traducteur hors piste. Je me suis moi-même liquidié mentalement » (SIL, 29). S'il en est arrivé à cet assèchement c'est, dit-il, parce que « je n'ai jamais rien créé. Traduire les mots, les pensées des autres, quoi de plus abrutissant » (p. 84). « Quatorze ans dans cette boîte infâme, un grand morceau de vie gaspillé à traduire la stupidité humaine [...] à « s'arracher les méninges à traduire des saloperies qui ont fermenté dans des cerveaux pourris rongés par la lèpre anglo-saxonne » (p. 22). Faut-il s'étonner que ce personnage, convaincu de son autodestruction par la traduction, connaisse la tentation suicidaire? « Ma silhouette danse sur l'eau sale. Suffirait de me laisser tomber vers l'avant et plouf! fini Jules Rondeau » (p. 50).

Dans les œuvres parues avant 1960, dont *Jean Rivard, La Maison vide, Les Médisances de Claude Perrin, Commerce* et *La Fin des songes*, le métier de traducteur apparaît comme un pis-aller, une occupation exercée dans l'attente de trouver mieux, et peu propice à nourrir l'esprit. Claude Perrin avoue : « Finalement j'entraî comme traducteur dans une agence de publicité anglaise. J'acceptai cet emploi comme un tremplin pour parvenir plus haut » (MCP, 161). Mais, constate-t-il, « au bout de cinq ans, je n'étais guère plus riche et j'étais devenu complètement bête » (p. 166). Pour éviter cet « abêtissement », Roch Laragne, lui, dans *Commerce*, trouve le moyen de mettre son cerveau « hors circuit » quand il traduit. À un ami qui lui demanda s'il était journaliste, il répondit : « — Journaliste? Oui, si tu veux. Je traduis des dépêches. [...] Je garde mon esprit pour le soir » (CO, 82). Traduire sans penser?...

Le thème de la folie revient également dans *La Fin des songes*, où le traducteur Marcel Larocque se demande comment il peut « reprendre tous les jours ce travail idiot de traduction dans un journal » (FS, 16), pour un salaire ridicule. D'humeur changeante et imprévisible, le solitaire Marcel affichait l'attitude étrange d'un caractériel. Des crises de « confusion de personnalités » (p. 145) ponctuèrent la monotonie de sa vie jusqu'au jour où il craqua et se jeta sous les roues d'un tramway.

Emmuré en lui-même, Jules Drouant, dans *Chronique de l'âge amer*, affiche lui aussi le comportement bizarre d'un aboulique doublé d'un schizoïde : « [...] il était de plus en plus fluide. Il faisait des jeux de mots, mais on ne parvenait plus à le sortir de lui-même. Ses lèvres s'entr'ouvraient, mais aucun son n'en émanait. Il riait par petites secousses de réparties qu'il gardait secrètes et embarrassait tout le monde » (CAA, 83).



Dans *Le Bateau d'Hitler*, Christophe Perkins gagne sa vie comme traducteur de règlements fédéraux. « Il avait renoncé à tous ses amis. [...] Il voulait en arriver à oublier son âme, son orgueil, son ambition, à s'abîmer dans la pauvreté, le désert intérieur » (BAT, 155). Ce traducteur, doué pour les langues et qui passa vingt ans de sa vie en prison, est lui aussi hanté par le suicide : « “ Me tirer une balle dans la tête. ” Cette phrase lui revenait constamment, et chaque fois il avait l'impression de

sentir, contre sa tempe, le froid canon du colt 38 qu'il avait laissé à Montréal, dans le tiroir droit de son pupitre, où il pourrait le saisir aussi simplement qu'on prend un dictionnaire [...]. D'un geste las, il chassait comme une mouche l'idée du suicide, mais elle le hantait [...] (p. 149).

La jeune traductrice de 27 ans, Marie-Paule, dans *Amandes et melon*, éprouve elle aussi un « mal d'être lancinant » (AMA, 335). Elle fuit, seule, en Turquie. Dans des lettres qu'elle expédie d'Ankara à son ancien amant Jérôme, elle « envelopp[er] prudemment l'idée de sa mort » (p. 325). Instable et indépendante, brouillée avec la réalité, elle ressent un vide profond que ses vagabondages libertins, ses « intoxications amoureuses » (p. 465) ne réussissent pas à dissiper. La traductrice « se creusait un peu trop profondément la tête, voilà tout, [...] on pouvait se suicider dans un esprit pareil » (p. 336). Au bout d'un an d'attente et d'inquiétude, ses proches, sans nouvelles d'elle, désespèrent de jamais la revoir. Marie-Paule aurait-elle choisi d'aller mourir loin des siens dans un pays étranger?

Comment expliquer que bon nombre de traducteurs imaginaires soient si souvent des êtres fragiles et dépressifs, happés par la folie ou la hantise du suicide? Pourquoi tant d'auteurs associent-ils la traduction à ces excès? Une étude plus complète des personnages-traducteurs de notre littérature devrait permettre d'apporter tout au moins des éléments de réponse à ces questions. Mais, d'ores et déjà, il est possible d'isoler au moins quatre causes : l'incompréhension, le surmenage, l'ennui profond et le désir « pathologique » de valoriser les traducteurs en travaillant à ce qu'il est convenu d'appeler la reconnaissance professionnelle.

Le traducteur serait tout d'abord un grand incompris

« — Peintre de bâtiments! Voilà un métier compris! Peinturer des bâtiments, ça se voit, ça se mesure! Vous arrivez et vous dites au client : “j'ai peinturé 2 000 pieds carrés, monsieur” Et le client vous répond : “2 000 à tant du pied, ça fait tant. Voilà votre argent!” Traducteur? Allez donc! Traducteur! N'importe qui peut être traducteur! Suffit d'avoir des dictionnaires! Peu importe que vous traduisiez “women's club” par “massue de femme” ou “curling club” par “club

Hugues Langlais, B.Tr., LL. B.

AVOCAT

Brochu, Gutkin, Ste-Marie & Langlais

place du Collège

1079, chemin de Chambly, bureau 207

Longueuil (Québec) J4H 3M7

Tél. : (514) 466-9249

Tél. : (514) 651-5512

Télécopieur : (514) 651-0894

de coiffeurs". Suffit d'avoir des dictionnaires! Et, monsieur, la tête qu'ils font quand vous leur présentez un compte!

Honoré observa Saumuze. Voilà un incompris, se dit-il. C'est malheureux! Un incompris qui est traducteur par-dessus le marché, c'est pire que de l'infortune, c'est de la tragédie!» (TT, 56)

Le cas de Jérémie Pélessier est différent. S'il affiche un « teint de boîte de nuit » (COS, 14) et attire la compassion par son aspect famélique, c'est qu'il brûle la chandelle par les deux bouts : « Il travaillait beaucoup; d'abord au journal où il rééditait les bulletins de nouvelles et traduisait les articles d'information, et ensuite, chez lui, où il gagnait pas mal en traduisant de la publicité » (MOE, 92). Un ami jugea bon de lui faire cette mise en garde : « Tu vas te crever au boulot, mon vieux. Pourquoi veux-tu crever? C'est pas nécessaire. Tu bosses trop. Tu vas finir par en crever, alors pourquoi t'entêter? » (p. 96).

Dans son premier roman, *Hélène*, Claude Taton met en scène un écrivain qui est aussi traducteur publicitaire pigiste. Philippe Joubert, ce « pisse-bouquins », auteur de 24 polars érotiques, rêve d'écrire un vrai roman. Mais il n'en est pas encore là et vit stressé. Harcelé, d'une part, par son éditeur Albert Martin qui l'oblige à pondre quatre titres par année et, d'autre part, par son ami Gilles Paradis, qui l'alimente en traductions publicitaires, Phil n'a pas le temps de « niaiser », comme il dit, s'il veut honorer ses échéances. Il fait dans le *fast food* littéraire et publicitaire (le mot *fast* prenant ici tout son sens), au point d'en oublier de vivre : « Je dois être fou, ma parole. Ces trois derniers mois, j'ai vécu comme un forçat, travaillant quinze heures par jour, courant d'une échéance à l'autre pour parvenir à livrer ici un chapitre du Dufour [le héros de ses polars], là un soutien-gorge tulle élastique, une rutilante automobile six cylindres en ligne boîte cinq rapports [ses contrats de pub] » (HEL, 51). Ce rythme de galérien le conduit tout droit à un *burnout*. Sur ordre de son médecin, il doit se mettre au repos, « au moins un mois » (p. 126). Mais comment arrêter la roue? Il vient à peine de livrer son dernier dépliant publicitaire que son donneur d'ouvrage s'empresse de lui refiler un nouveau texte à traduire « un tout petit truc d'une cinquantaine de mots, pas plus » (*Ibid.*). Mais cette fois, il est résolu : « [...] ce sera le dernier. Juré-craché » (*Ibid.*). Saura-t-il tenir parole? Pas facile quand on aime les mots « à la folie », qu'on les aime « corps et âme » (p. 128).

Et si le surmenage était une façon de se suicider en douceur... Ce danger guette la traductrice d'une nouvelle d'Hélène Rioux, Éléonore, « qui n'a pas d'amis » parce qu'elle « ne croit pas en l'amitié », bien qu'elle ait « cinq amants, tous mariés » (FE, 15). À la Manufacture de Mots, où elle travaille, « il faut corriger cinq mille mots par jour, en rédiger deux mille, en traduire mille cinq cents. On n'est pas payé pour se complaire dans des rêveries lubriques » (p. 18). « Course contre la montre. Elle veut, elle doit avoir terminé avant cinq heures, surtout ne pas rapporter de travail à la maison, ne pas devoir passer la soirée le nez dans les dictionnaires » (p. 22). Le surmenage, volontaire ou imposé, et le stress seraient-ils les voies les plus directes conduisant à la folie et à l'« exit final »?

L'ennui que distillent certains textes débilissants est en soi une source de stress et déclenche parfois des sentiments de profonde

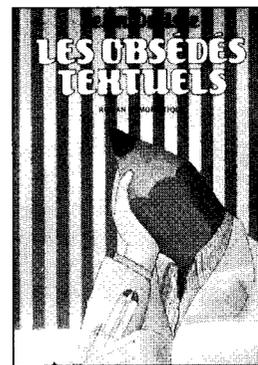
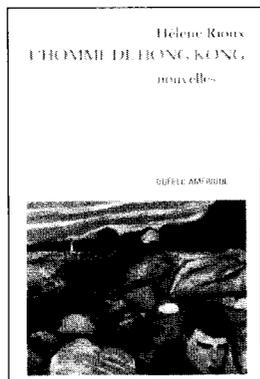
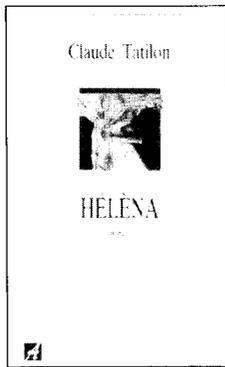
frustration, voire d'agressivité. Dans *Opération orchidée*, Christiane Villon fait dire à son personnage Lucie, traductrice, tout comme elle, au Bureau de la traduction du gouvernement fédéral : « — Eh bien, on peut dire que, dans ton cas, le travail c'est la santé. Je ne pourrais pas en dire autant. Moi, je m'emmerde, je m'emmerde et je m'emmerde. On traduit en ce moment un rapport sur les pluies acides; j'ai jamais rien vu d'aussi rébarbatif, je dirais même d'aussi caustique » (OO, 54). Selon le *Petit Robert*, caustique signifie « qui désorganise, attaque, corrode les tissus animaux et végétaux ». Le tissu cérébral serait-il particulièrement vulnérable à l'effet caustique de l'ennui?

Enfin, le cas le plus étonnant des annales de la traduction et de la psychiatrie demeure, à mon avis, celui de ce brave Donatien, dans *Les Obsédés textuels*, qui voulait « faire de la langue sa maîtresse et, chose plus incroyable encore, tenter de valoriser les traducteurs » (OT, 117). Pareille insanité, on s'en doute bien, lui valut une réclusion à perpétuité dans un asile. La salle où avaient été enfermés les traducteurs se trouvait au bout d'un long couloir. Leur nombre et l'excentricité de leurs manies rendaient nécessaire leur regroupement dans une salle spéciale. « Tous ces traductopathes amputés de leurs facultés [étaient] affligés de la même tare professionnelle. Ils avaient pourtant si bien jonglé avec les mots, les sentiments, les idées. Ils ne sont plus que des culs-de-jatte de l'intelligence [...] » (p. 124).

Un ancien collègue de Donatien leur rendit visite et leur livra un discours aussi éloquent que réconfortant, dont voici quelques bribes : « En vérité je vous le dis, il n'y a pas de plus bel amour que de sacrifier son intelligence pour la traduction et la langue. Vous êtes des inconnus? On vous mésestime? Qu'importe. Un jour, votre mérite immense sera reconnu et proclamé sur tous les toits. Vous brillerez alors d'une gloire éternelle au firmament de la renommée. [...] La gloire, même posthume, est encore la gloire. D'ici à ce que la mort vienne vous délivrer de l'ingratitude des hommes, gardez-vous de sombrer dans le désespoir. Souvenez-vous du combat héroïque qui fut celui de votre vie » (p. 128).

À la fin de son envolée pathétique, digne d'un Démosthène, l'orateur descendit de sa tribune et se mit à distribuer à la ronde des macarons sur lesquels on pouvait lire :

Je suis fou de la TRADUCTION. ■



RÉFÉRENCES

- AL. DELISLE, Jean, *Les Alchimistes des langues. La Société des traducteurs du Québec, 1940-1990*, Ottawa, Les Presses de l'Université, 1990, 446 p.
- AMA MONETTE, Madeleine, *Amantes et melon*, Montréal, L'Hexagone, 1991, 466 p.
- BAT TURGEON, Pierre, *Le Bateau d'Hitler*, Montréal, Borel, 1988, 222 p.
- CAA CHARBONNEAU, Robert, *Chronique de l'âge amer*, Montréal, Éditions du Sablier, 1967, 144 p.
- CO BAILLARGEON, Pierre, *Commerce*, Montréal, Les éditions Variétés, 1947, 185 p.
- COS MAILLET, Andrée, « Les conspirateurs », dans *Les Montréalais*, coll. « Les romanciers du jour », Montréal, Les éditions du Jour, 1962, 145 p.
- FE RIOUX, Hélène, « Les fantasmes d'Éléonore », dans *L'Homme de Hong Kong*, Montréal, Québec/Amérique, 1986, 130 p.
- ES ÉLIE, Robert, *La Fin des songes*, Montréal, Éditions Beauchesme, 1950, 256 p.
- HEL TATILON, Claude, *Hélène*, Paris, Arcanère, 1991, 133 p.
- MCP BAILLARGEON, Pierre, *Les Médiasmes de Claude Perrin*, Montréal, Les éditions du Jour, 1973, 197 p.
- MOE MAILLET, Andrée, « Meurs amoureuses de cinq Montréalais », dans *Les Montréalais*, coll. « Les romanciers du jour », Montréal, Les éditions du Jour, 1962, 145 p.
- OM BENOIT, Pierre, *L'Homme du manucillier*, Montréal, Les éditions Bergeron, 1981, 181 p.
- OO VILLON, Christiane, *Opération orchidée*, Montréal, Le Jour, éditeur, 1985, 187 p.
- OT DELISLE, Jean, *Les Obsédés textuels*, Hull, Les éditions Asticou, 1983, 196 p.
- SIL MARTEL, Pierre, *Si le cœur ment*, coll. « Romans d'aujourd'hui », Montréal, Les éditions La Presse, 1981, 170 p.
- TT PÉTRIN, Léa, *Tuez le traducteur*, Montréal, Librairie Décom, 1961, 211 p.